

et de calme. Quand son maître s'arrêtait en forêt pour manger un morceau de saucisson et de pain, le *Muet* s'asseyait à quelques pas de lui il le regardait de ses yeux intelligents, il l'écoutait attentivement parler et il apprenait ainsi tout ce qui, jusqu'à quatorze ans, avait été lettre morte pour lui.

À cette existence en plein air, Pierre Brissey devait une santé magnifique ; il grandissait chaque jour en force et en beauté.

Il était vraiment beau, en effet, ce grand jeune homme joignant à la vigueur d'un paysan je ne sais quoi d'élégant et de gracieux qui révélait l'origine aristocratique. De sa mère il tenait la noblesse ; par son père il se rattachait à cette race celtique qui, dès les premiers âges du monde, habita au milieu des montagnes du Forez, et qui, longtemps après César, fuyait les temples romains pour aller voir couper le gui mystérieux que le prêtre cueillait avec la faucille d'or.

Il était bien du même sang que ces peuples intrépides et doux qui, venus trop tôt, n'eurent jamais leur heure dans l'histoire de l'Humanité. Son caractère offrait un bizarre mélange de timidité et d'audace folle, la plus légère émotion le faisait pâlir, et le péril le métamorphosait. On était épouvanté parfois de voir briller cette prunelle noire, émergeant de ce blanc rouge aux reflets étranges ; d'entendra grincer ces dents fines et serrées, blanches comme le lait, ainsi que celles que la Genèse promet à la tribu de Zabulon, aux *yeux rouges comme le vin*. L'obstacle disparu, le visage redevenait pacifique et bon, presque triste. On sentait qu'on aurait fait de cette force ce que l'on aurait voulu.

La dame de Trémolin ressentait en contemplant Pierre un sentiment de fierté singulier. Elle avait aimé le père, parce qu'elle avait conscience d'avoir sur lui une supériorité qu'elle ne soulignait jamais ; elle éprouvait devant le fils, devant le représentant de la famille, comme une impression de respect.

À cet orgueil maternel se mêlaient, sinon des remords, du moins de vagues regrets. Mme Brissey se rendait compte mieux que personne de ce que l'éducation de son fils avait d'incomplet. Cette mère, pleine de sollicitudes élevées, avait longtemps craint pour son fils cette université, ces collèges où, lui disait-on, les jeunes gens étaient nourris dans des principes si différents du sien. Le curé de Saint-Julien avait donné à Pierre Brissey les premiers rudiments du latin.

Quand, un jour, elle se décida à envoyer son fils au collège de Roanne, il n'était plus temps. Ce tempérament, habitué à la libre vie des campagnes, ne pouvait plus se tenir dans le cadre étroit de la discipline universitaire.

Au bout de huit jours, Mme Brissey recevait une lettre du proviseur qui la rélicitait chaleureusement du dévouement que son fils avait montré en sauvant un de ses camarades tombé dans la Loire. Quinze jours après, on l'informait que son fils s'était rendu coupable d'un acte d'insubordination tellement grave, qu'il nécessitait son renvoi. À la promenade, il était sorti des rangs spontanément pour courir après un papillon ; le surveillant l'avait pris par le bras, et, dame, se sentant touché, Pierre avait tapé, et tapé si rude, que le surveillant—un colosse—était resté évanoui trois heures sur le boulevard qui servait de promenade.

Mme Brissey était venue reprendre son fils au moment où les élèves en révolution menaçaient de briser les portes du cachot où on l'avait enfermé pour l'exemple. Elle l'avait sermonné d'importance tout en trouvant très naturel, au fond, qu'un Trémolin ne se laissât pas mettre la main au collet parce qu'il lui avait pris fantaisie de courir après un papillon. Elle avait eu une longue conversation avec le proviseur, un excellent homme, entomologiste très distingué, qui, chose étrange ! adorait aussi les papillons. Son premier mot, en apprenant ce qu'il appelait un malentendu déplorable, fut : "De quelle espèce était le papillon ?"

En reconduisant Mme Brissey, le proviseur donna une cordiale poignée de main à Pierre.

—Poussez-le à Saint-Cyr, ajouta-t-il.

"Poussez-le à Saint-Cyr !" tel était le refrain de toutes les

lettres qu'écrivait à Mme Brissey son ancienne amie Mme de Maussabran, qui, sans se rebuter, renouvelait à chaque occasion ses offres de service. Son mari, nous l'avons dit, avait joué un rôle considérable à la Chambre des Pairs sous la Restauration ; son influence fut la même à la Chambre des Pairs de Louis-Philippe et se retrouva encore au Sénat de Napoléon III. Celui-là était toujours semblable à lui-même, et quel que fût l'événement de la veille, il était toujours sûr d'être l'homme du lendemain...

Mme Brissey laissait s'envoler les années sans pouvoir se résigner à suivre ce conseil. Elle était pauvre, les études de son fils étaient en retard... Mais au fond les raisons qu'elle se donnait à elle-même n'étaient point les véritables.

Cet esprit élevé avait ses préjugés. Elle n'eût point demandé un sou à ceux qu'elle appelait ses rois légitimes, mais sans avoir rien voulu de cette monarchie pour laquelle les siens s'étaient dévoués, elle avait été touchée au cœur quand le trône de Charles X s'était écroulé. Elle aimait mieux voir son fils mener la vie de paysan que de le savoir montant la garde aux Tuileries auprès de celui qui avait acheté à Deutz cette héroïque duchesse de Berry pour laquelle elle fût morte volontiers sans l'avoir jamais approchée.

Bientôt il fut trop tard pour prendre un parti et Pierre resta à la ferme. Sa mère le chargea du règlement de quelques affaires en retard ; elle lui confia le soin de s'occuper de Villette sur lequel les hypothèques s'accumulaient sans qu'on eût jamais assez d'argent disponible pour les purger, comme on dit en termes de droit. Elle lui laissait en toute chose une absolue liberté, mais elle l'avait prémuni par ses conseils contre les entraînements qui pouvaient assaillir, aux heures ardentes de la jeunesse, ce jeune homme dont la beauté mâle et la parole éloquente eussent aisément trouvé des cœurs trop sensibles.

Profondément chrétienne, âme généreuse et presque romanesque comme l'âme d'une sorte de George Sand religieuse, la dame de Trémolin avait pour la débauche un dégoût qui se manifestait énergiquement en toute occasion. Jugeant les autres femmes à son niveau, elle regardait comme la plus honteuse des actions pour l'homme de faire un jeu de cet amour qu'elle poétisait jusqu'à l'exagération, en digne contemporaine de Lamartine.

Élevé dans ces idées, Pierre Brissey avait pour la femme, quelle qu'elle fût, un respect mêlé de crainte. Il savait qu'il était libre d'épouser celle qu'il aimerait, il savait aussi qu'il serait contraint d'épouser celle à laquelle il aurait dit : Je vous aime. Bien avant la Révolution une Trémolin avait agi ainsi : elle avait été quérir une petite paysanne que son fils avait rendue mère de deux enfants, et mettant les deux enfants dans les bras du jeune père, elle avait dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique : "Puisque vous avez fait votre choix, épousez, monsieur le vicomte..., le sang des Trémolin ne doit pas couvrir les rues..."

Préservé de ces tentations d'ordre inférieur, par l'idéal qu'il se faisait de la femme en regardant sa mère, Pierre Brissey, dans cette existence désœuvrée et sans but, devait se heurter à d'autres écueils.

Dans le règlement des affaires de Villette, Pierre Brissey s'était trouvé en rapport avec quelques bourgeois du pays, agents voyers, percepteurs, huissiers, petits rentiers, qui tous formaient un groupe où l'on s'amusait, où l'on aimait à dîner ensemble et à boire du punch jusqu'au jour, en battant les cartes, une fois que les volets étaient mis au cabaret. C'était Matharel, le notaire, qui, le premier, quitta le pantalon à pont ; Desvaux, qui organisait si merveilleusement les charivaris, encore en usage dans ce temps-là ; Barberousse, l'huissier, qui perdit aux cartes jusqu'à son de nier sou ; les deux frères Servanton dont l'un est mort sous-préfet à Valenciennes.

L'âme de ce groupe, le bout-en-train de tous ces viveurs de province, était Sacchard. Propriétaire à la Milesse de l'ancienne terre des Balisay, propriétaire à Roanne d'une partie du quartier neuf, Sacchard n'était chez lui que quand il était